

## CHAPITRE HUITIÈME

Fondation des établissements de Marthes et de Saint-Sauveur. Belle conduite de frère Louis. Fondation des établissements de Tarantaise et de Bourg-Argental.

L'ÉCOLE de La Valla prospérait ; la bonne tenue des enfants, leurs progrès, leur piété, l'attachement qu'ils montraient pour leurs maîtres, attirèrent l'attention du public sur les frères, et les firent connaître dans les paroisses voisines. Quelques curés, désireux de donner à leurs paroissiens de pareils instituteurs, en firent la demande à M. Champagnat. M. Alliot, curé de Marthes, prétendit qu'il avait droit d'être servi le premier. Comme plusieurs frères étaient passablement formés, M. Champagnat crut qu'il pourrait se rendre à ses désirs ; il lui promit donc deux frères. Les premiers établissements, comme la maison mère, eurent pour fondement la pauvreté. M. le curé de Marthes acheta une petite maison, malsaine et où l'eau suintait de toutes parts, pour y loger les frères. Frère Louis fut établi directeur de cette école, et l'ouvrit dans le courant de 1819.

A leur arrivée à Marthes, les frères n'ayant trouvé à la maison qui leur était destinée, ni mobilier, ni provisions, furent obligés de passer quelques jours au presbytère, où ils furent examinés de très près. On convenait qu'ils étaient bons, pieux et modestes ; mais on ajoutait qu'ils étaient trop simples, et qu'ils n'avaient pas assez d'instruction. Se trouvant avec son compagnon dans une chambre, frère Louis entendit le vicaire, neveu du curé, dire à son oncle : « Ces deux jeunes gens ne feront rien ; ils ne sont ni assez instruits,

ni assez expérimentés pour diriger une école. Ce sont deux enfants ; comment pourraient-ils discipliner et former d'autres enfants ? Je crains bien que nous ne soyons pas longtemps à nous repentir de les avoir appelés dans cette paroisse. — En effet, répondit le curé, ces deux frères sont bien jeunes : ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'instruction, et il est fort douteux qu'ils réussissent. » « Entendez-vous ce que l'on dit de nous, dit le frère Louis à son compagnon ? Quittons cette maison où l'on nous juge si sévèrement : mieux vaut nous retirer tout de suite dans le local qui nous est destiné, bien qu'il n'y ait que les quatre murs ; mieux vaut vivre de pain seulement que de demeurer ici. Ouvrons notre école, mettons-nous à l'œuvre, et prouvons-leur que nous sommes capables de remplir la tâche que notre supérieur nous a imposée. » Le lendemain, ils ouvrirent leur école, s'attachant particulièrement à discipliner leurs enfants, à les rendre silencieux, à leur donner des habitudes d'ordre et de propreté, à les former à la piété, à la modestie, à la civilité, à mettre dans leurs classes l'émulation et tout cet extérieur qui annonce une école bien tenue. Un mois ne s'était pas écoulé que les enfants avaient changé ; il semblait que la piété, la retenue et la modestie de leurs jeunes maîtres eussent passé dans eux. Les parents, les autorités, tout le public était ravi de leur docilité, de leur honnêteté, de leur amour pour l'étude, de leur attachement à leurs maîtres ; on ne pouvait se lasser de les regarder parcourir les rues et se rendre dans les hameaux, deux à deux, dans un ordre et un silence parfaits : de toutes parts il s'éleva des cris d'admiration. Le vicaire et le curé furent agréablement surpris, et ils comprirent qu'ils avaient jugé les frères trop tôt. Au reste, ils furent les premiers à se réjouir de leurs succès, à y applaudir, à louer leur conduite, et à faire leur possible auprès des parents et des enfants pour soutenir ces heureux commencements.

Frère Louis, qui était plein de l'esprit de son saint état et qui

comprendait l'excellence de la mission qui lui était confiée, ne faisait pas la classe en maître d'école, mais en religieux et en apôtre. Sans doute, il ne négligeait pas l'instruction primaire, parce qu'il savait qu'il devait la donner et qu'elle est un moyen d'attirer les enfants, et de les gagner à Dieu; mais son but et son ambition n'étaient pas de faire des savants, il voulait surtout faire de bons chrétiens. Souvent il disait à son compagnon : « Mon frère, nous avons cent enfants dans nos classes; eh bien! ce sont cent âmes dont l'innocence nous est confiée et dont le salut dépend en grande partie de nous. Ces enfants seront toute leur vie tels que nous les élèverons; la conduite qu'ils tiendront est entre nos mains. Si nous leur donnons de bons principes, si nous les formons à la vertu, ils se conduiront en bons chrétiens, et leur vie ne sera qu'une suite d'actes de vertu. Si, au contraire, nous négligeons leur instruction religieuse, si nous nous contentons de leur enseigner les sciences profanes, ils seront pour la plupart de mauvais chrétiens, c'est-à-dire, des hommes remplis de vices et vides de vertus. Ainsi, suivant la manière dont nous remplirons notre emploi, nous serons pour ces enfants un grand moyen de salut où une grande cause de ruine; et de nous, on peut dire en toute vérité ce que Siméon disait du saint Enfant Jésus : *ils sont établis pour le salut ou pour la perte de plusieurs* : pour le salut de tous ceux dont nous prendrons soin, que nous instruirons et que nous élèverons chrétiennement; pour la perte de tous ceux que nous laisserons dans l'ignorance de notre sainte religion, et que nous ne travaillerons pas à corriger de leurs défauts. Les parents nous envoient leurs enfants pour que nous leur apprenions à lire et à écrire; mais Dieu nous les conduit pour que nous leur apprenions à connaître Jésus-Christ, à gagner le ciel, pour que nous les formions à la piété et à la vertu. C'est là notre but; attachons-nous, avant tout, à le remplir, sans oublier le reste. »

Avec des vues si justes et des principes si religieux, frère

Louis ne pouvait manquer de bien élever les enfants. Sa classe était une véritable école de vertu. Les exercices religieux s'y faisaient avec une piété et une ferveur admirables. Le catéchisme y tenait toujours le premier rang : les enfants, quel que fût leur âge, l'apprenaient et le récitaient deux fois le jour. Frère Louis savait mettre tant d'intérêt dans les explications qu'il en donnait, que les enfants l'écoutaient avec une profonde attention, et que les instructions religieuses étaient ce qui les attirait et les attachait le plus à l'école. Le soir, chaque élève répétait dans sa famille ce qu'avait enseigné le frère, les histoires qu'il avait racontées, les pratiques de vertu qu'il avait conseillées; de sorte que ses instructions profitaient autant aux parents qu'à leurs enfants. Comme ce frère avait une grande dévotion à la sainte Vierge, il l'établit supérieure de la maison, et ne voulut être regardé que comme son intendant. Son zèle pour faire aimer cette divine Mère et pour inspirer sa dévotion aux enfants était infatigable. Toutes les semaines, il faisait une instruction sur ce sujet, et en toute occasion il y revenait. Avec une pareille direction, les classes ne pouvaient manquer de prospérer. A leur arrivée, les frères avaient trouvé les enfants dans une profonde ignorance, et une année s'était à peine écoulée, que la plupart de ces enfants savaient lire, écrire, calculer, et, ce qui est bien plus précieux, savaient par cœur les quatre parties du catéchisme, et faisaient la consolation de leurs parents et l'édification de la paroisse par leur piété et leur bonne conduite.

M. Colomb de Gaste, maire de Saint-Sauveur-en-Rue, qui, pendant l'été, habitait avec sa famille sa maison du Coin, et allait le dimanche entendre la sainte messe à Marthes, ayant eu occasion de voir les frères avec leurs petits enfants, fut charmé de la piété des maîtres, de la modestie et de la bonne tenue des élèves. « Qu'est-ce que ces maîtres d'école que vous avez ? dit-il à M. le curé, ils m'ont extrêmement édifié; où les avez-vous pris ? — Ce sont des frères, répondit le curé, que l'abbé Champagnat a formés. Ils font bien, nous en

sommes contents; la paroisse les aime, et nos enfants ont entièrement changé depuis qu'ils sont entre leurs mains. » Sur ces renseignements, M. Colomb résolut aussitôt de doter la commune de Saint-Sauveur d'une pareille institution, et fit à M. Champagnat la demande de deux frères. Cette demande fut accueillie, et l'ouverture de la nouvelle école fut fixée à la Toussaint de 1820. MM. Colomb, de Saint-Trivier et de la Rochette se cotisèrent pour fournir aux dépenses des réparations de la maison, pour procurer aux frères un petit mobilier, et pour leur assurer une petite rente annuelle. Frère Jean-François, homme à caractère ardent, fut nommé directeur de cette école. Toutefois, comme il était peu instruit, on lui adjoignit un frère jeune, mais capable de faire la première classe. L'école de Saint-Sauveur eut le même succès que celle de La Valla et de Marlhes.

Dans cette dernière paroisse, les frères s'étaient acquis la confiance et l'estime des parents au point qu'il n'y avait pas un père de famille qui ne voulût leur confier ses enfants. Il se présentait aussi un grand nombre d'élèves des paroisses voisines. Mais ce fut cette trop grande prospérité de l'école qui fut en partie la cause de sa ruine. Comme nous l'avons déjà dit, la maison des frères était petite, malsaine et irrégulière, les salles ne pouvaient contenir les enfants : l'espace, l'air et le jour y manquaient. La santé des frères se trouvant gravement menacée par cet état de chose, M. Champagnat demanda qu'on fit des réparations et des agrandissements à cette maison. M. le curé convenait que les frères étaient mal logés, et qu'il était nécessaire d'améliorer leur position ; mais, soit défaut de ressources, soit plutôt qu'il se crût offensé par le changement de frère Louis, qui eut lieu contre son gré et malgré ses représentations, il ne se pressa pas de satisfaire à la demande de M. Champagnat. Dans ces commencements, bien que l'on fût content des frères, qu'on rendit témoignage de leurs succès et que l'on approuvât leur méthode d'enseignement et leur manière de conduire les enfants, on était

loin de compter sur l'avenir de leur œuvre et d'accorder une pleine confiance à leur congrégation ; on la regardait, au contraire, comme une chose nouvelle, comme un édifice sans base, sans fondement, et qui serait au premier jour renversé ou emporté par le vent de la tribulation. Le succès des écoles n'était pas regardé comme un effet de l'esprit de la congrégation, comme une grâce d'état, mais comme une chose personnelle à l'individu qui dirigeait l'école et comme le fruit de ses talents ; d'où il arrivait que l'on croyait tout perdu quand un changement avait lieu, et qu'on s'imaginait que la prospérité de l'école s'en allait avec le frère qui était changé. M. Alliot, plus que tout autre, semblait partager ces sentiments. Ainsi, pendant qu'il demandait des frères à M. Champagnat, il envoyait à Lyon, chez les frères des écoles chrétiennes, les jeunes gens qui lui demandaient conseil pour entrer en religion, et il aurait cru compromettre les intérêts, la vocation et l'avenir de ces postulants, et faire un acte de haute imprudence en les dirigeant ou même en les laissant aller chez les Petits-Frères de Marie. Son plus grand tort à ce sujet, c'est qu'il ne dissimulait pas ses sentiments, même aux frères. « Ne comptez pas, disait-il au frère Louis, que votre communauté se soutienne. Pour qu'une œuvre de ce genre soit solide, il faut bâtir sur le roc, et votre congrégation n'est édifiée que sur le sable ; il faut avoir des ressources que vous n'avez pas et que vous n'aurez jamais. — Le roc qui doit servir de fondement à une congrégation, lui répondit frère Louis avec beaucoup de calme, c'est la pauvreté et la contradiction. Or, grâce à Dieu, nous avons abondamment de ces deux choses, ce qui me fait croire que nous bâtissons solidement et que Dieu nous bénira. » « Vous faites le bien ici, lui dit-il un autre jour, pourquoi vous en aller ? — Je m'en vais, Monsieur le curé, parce que l'obéissance m'appelle. — Mais vous voyez bien que vous tuez votre école en l'abandonnant. — Je ne le pense pas, car celui qui me remplace fera mieux que moi. — Cela n'est pas possible. —

Non seulement c'est possible, mais encore très sûr, car il est plus capable et plus pieux que moi. — On vous aime ici, vous y réussissez ; restez avec nous, et j'aurai soin de vous et de votre avenir. — Jamais, Monsieur le curé. — Vous avez tort. — Il faut que je fasse mon devoir : mon supérieur commande, je dois obéir. — Votre supérieur est un homme sans expérience, sans capacité, sans intelligence. L'acte qu'il fait en vous ôtant d'ici, malgré mes observations, en est une preuve. D'ailleurs, je le connais depuis longtemps. — Ce n'est pas l'idée que l'on a à La Valla de M. Champagnat : tout le monde le regarde comme un homme sage et savant, et nous autres frères, nous le regardons comme un saint. » Le curé, poussé à bout, ne répliqua pas, et frère Louis partit après lui avoir demandé et avoir obtenu sa bénédiction.

La conduite du bon frère dans cette circonstance est admirable et révèle toutes les grandes vertus qui faisaient le fond de son caractère. Plein d'humilité et de modestie, il met ses confrères bien au-dessus de lui, et les estime plus vertueux et plus capables. Docile comme un enfant, l'obéissance lui est tellement naturelle, elle lui semble si nécessaire dans un religieux, qu'il l'appelle simplement son devoir. Mon supérieur a commandé, je dois obéir. Il ne dit pas : Je dois examiner son commandement, je dois faire des observations, je dois faire connaître les dispositions de M. le curé et la peine que ce changement lui fait ; mais je dois obéir. Il montre pour ce supérieur qui lui fait un commandement qui soulève tant de difficultés, pour ce supérieur qu'il entend blâmer, dénigrer, un respect, une vénération qui ne peuvent aller plus loin. Ferme comme un rocher dans sa vocation, il est si peu touché des avantages temporels qu'on lui offre qu'il lui paraît inutile de dire qu'il les méprise : il n'y répond rien. Puissent tous les membres de l'institut ne jamais oublier cet exemple qui leur est donné par leur aîné, et se montrer ses dignes frères si jamais il arrivait qu'ils se trouvassent dans une pareille occasion !

La première récompense que Dieu accorda au frère Louis pour sa noble conduite fut peut-être ce qu'il désirait le plus, savoir : la prospérité de l'école qui lui avait coûté tant de travaux, de soins et de sacrifices. Son successeur obtint, en effet, un plein succès, et sut gagner l'affection des enfants, la confiance des parents et l'estime même de M. le curé. Cependant la maison était en si mauvais état qu'on ne pouvait plus l'habiter sans danger, et M. Champagnat, étant venu visiter ses frères, fut si frappé de leur pénible position qu'il résolut de les emmener. Etant allé voir M. le curé, qui le reçut froidement, il lui dit : « J'emmène mes frères. — Vous nous en donnerez d'autres, lui répondit M. Alliot. — Non, car je n'en ai aucun que je puisse sacrifier. Votre maison est telle qu'en conscience on ne peut y laisser ni les frères ni les enfants. » Les frères se rendirent donc à La Valla quelques jours après ; et cet établissement fut abandonné ou plutôt suspendu, car il fut rétabli en 1833 sous le nouveau curé, M. Duplaix.

C'est vers cette époque que fut fondée l'école de Tarentaise. Frère Laurent en fut chargé. Il était seul, et n'avait pour classe qu'une grange. Là, au moins, si la plupart des meubles classiques faisaient défaut, l'air et l'espace ne manquaient pas. Frère Laurent n'avait point de logement particulier ; il couchait au dortoir des écoliers de M. le curé, préparait lui-même ses repas au presbytère, comme il avait fait au Bessac, et suivait à peu près le même ordinaire. Le soin de la classe de Tarentaise ne lui fit pas abandonner les catéchismes du Bessac. Il y allait tous les dimanches et les jeudis, traversait le village en agitant sa clochette pour appeler les enfants, entraînait dans les maisons pour réclamer les plus petits et même les grandes personnes qu'il savait peu instruites de la religion ; il les réunissait tous dans la chapelle, et les tenait quelquefois plusieurs heures, soit à les faire prier, soit à leur expliquer les vérités de la foi chrétienne. Le bon frère avait un don particulier pour faire comprendre, aimer et goûter les

vérités de la religion, pour captiver l'attention des enfants, pour les intéresser et pour les attacher à ses catéchismes. Ce qui est plus admirable, c'est que les grandes personnes ne l'écoutaient pas avec moins d'attention ; elles recevaient de sa bouche la divine parole avec autant de respect que si elle leur eût été distribuée par leur curé.

Le succès de l'école de Saint-Sauveur fit bruit à Bourg-Argental, qui n'en est éloigné que de quelques kilomètres. M. de Pleyné, qui était maire de cette commune, voulut savoir de M. Colomb où il avait pris les instituteurs dont la voix publique faisait de si grands éloges. M. Colomb, qui connaissait mieux que personne le bien que faisaient les frères, et qui leur portait, ainsi qu'à leur fondateur, le plus vif intérêt, lui apprit ce qu'ils étaient, quel était leur but, leur genre de vie et les conditions à remplir pour leur établissement dans une paroisse. M. de Pleyné, qui depuis longtemps nourrissait la pensée de fonder des écoles de frères dans sa commune, et qui n'en avait été empêché que par le défaut de ressources, fut enchanté de voir que les modestes conditions présentées par la congrégation des Petits-Frères de Marie lui permettaient de réaliser son projet. Il écrivit aussitôt à M. Champagnat pour lui demander trois frères, qui lui furent accordés. M. de Pleyné mit tant de célérité pour préparer le logement et le mobilier des frères, qu'au bout de quelques semaines tout était prêt.

En envoyant les frères à Bourg-Argental, M. Champagnat leur donna les instructions suivantes : « Mes chers frères, leur dit-il, notre but, en nous unissant et en fondant cette petite société, a été de donner l'instruction et l'éducation chrétiennes aux enfants des petites paroisses des campagnes ; mais voilà que des populations importantes réclament de nous le même bienfait. Il est sans doute de notre devoir de ne pas leur refuser ce service, puisque la charité de Jésus-Christ, que nous devons prendre pour règle de la nôtre, s'étend à tous les hommes, et que les enfants des villes lui

ont coûté aussi tout son sang ; mais à ce sujet j'ai deux observations à vous faire. La première, c'est que nous ne devons jamais oublier que nous sommes établis principalement pour les paroisses des campagnes, et que les écoles de ces paroisses doivent avoir nos prédilections. La seconde, c'est que l'enseignement religieux dans les paroisses populeuses et dans les villes doit être plus fort, par la raison que les besoins spirituels y sont plus grands, et que l'instruction primaire y est plus développée. Dans les écoles de ces endroits, plus que partout ailleurs, le catéchisme et les pratiques religieuses doivent y tenir le premier rang ; et il est du devoir des frères de donner d'autant plus de soin à l'éducation chrétienne des enfants, que ces enfants sont plus négligés, et que leurs parents en prennent moins de soin.

« Allez, mes chers frères, allez avec confiance cultiver le champ que la divine Providence vous donne à défricher ; si votre tâche vous paraît difficile, souvenez-vous que c'est Dieu qui vous l'impose, et que son secours ne vous manquera pas, si vous lui êtes fidèles. Les autorités qui vous appellent, et les parents qui vous attendent avec impatience pour vous confier leurs enfants, comptent que vous donnerez à ces enfants une bonne instruction primaire. La religion qui vous envoie a des vues plus élevées, et demande de vous que vous appreniez à ces mêmes enfants à connaître, à aimer et à servir leur Père céleste, que vous fassiez d'eux de bons chrétiens, et que votre école soit une pépinière de saints. La religion vous envoie pour détruire le règne du péché et pour établir celui de la vertu, pour conserver l'innocence des enfants, pour les préparer à leur première communion, pour leur faire connaître Jésus-Christ et l'amour immense que ce divin Sauveur leur porte, pour leur inspirer la dévotion à Marie, et pour leur faire aimer la loi de Dieu. Telle est, mes chers frères, la partie la plus importante de votre tâche et le but de votre vocation. Dieu vous bénira et fera prospérer votre école à proportion des efforts que vous ferez et du zèle

que vous aurez pour atteindre ce but. Arrivés à Bourg-Argental, vous irez droit à l'église afin d'adorer Notre-Seigneur, de vous offrir à lui, de lui recommander l'œuvre qui vous est confiée et de le prier de la bénir. De l'église, vous vous rendrez au presbytère, pour présenter vos respects à M. le curé, pour lui demander sa bénédiction, pour le prier de vous servir de père, et pour lui protester que vous vous montrerez toujours ses enfants soumis. Vous ferez ensuite votre visite à M. le maire, qui est votre bienfaiteur, et vous vous mettrez à sa disposition pour commencer les classes le jour qu'il jugera convenable. Enfin, mes chers frères, n'oubliez pas que la première leçon que vous devez donner à vos enfants et à tous les fidèles de la paroisse est le bon exemple; soyez donc pour tout le monde des modèles de piété et de vertu. »

Les frères arrivèrent à Bourg-Argental à la fin de l'année 1821, et ils ouvrirent leur école le 2 janvier 1822. Quelques jours après, les classes comptaient deux cents élèves. La direction de cette école fut donnée au frère Jean-Marie, et le frère Louis le remplaça à La Valla.

Il semble que le frère Jean-Marie, qui était le premier frère de l'institut, aurait dû rester à la tête de la maison du noviciat; mais M. Champagnat, qui ne trouvait pas en lui une entière docilité, avait des raisons pour l'éloigner. Frère Jean-Marie, comme la plupart de ceux qui entrent en religion à un âge avancé, avait une vertu un peu à lui. L'esprit propre, dont il ne s'était pas assez dépouillé, le faisait aller trop loin et le portait à une perfection imaginaire. Ni plus ni moins, il voulait être un saint, un saint de premier ordre, et par là même un saint à sa manière. Bien plus, il voulait des autres la même perfection. M. Champagnat s'efforça de lui faire comprendre le danger d'une semblable conduite, mais il n'y réussit que faiblement. Trouvant plus de docilité et plus d'esprit religieux dans frère Louis, il crut, avec raison, qu'il convenait mieux pour diriger la maison du noviciat et pour donner aux jeunes frères l'esprit de l'Institut.

## CHAPITRE NEUVIÈME

M. Champagnat demande à Dieu des sujets. Manière dont Dieu exauce sa prière.

LA fondation des écoles de Saint-Sauveur et de Bourg-Argental avait épuisé le Noviciat; il n'y restait plus ni postulants ni novices, et tout ce qu'il y avait de frères à la maison mère étaient employés aux écoles de la paroisse ou au soin du temporel. M. Champagnat, qui, d'un côté, éprouvait de grandes consolations, en voyant le succès qu'obtenaient partout ses enfants, et l'empressement des communes à les demander, souffrait, de l'autre, de voir que les vocations étaient si rares. Depuis trois ans, il n'avait reçu que trois ou quatre sujets, et rien ne faisait pressentir qu'il dût s'en présenter d'autres, du moins en nombre suffisant pour satisfaire aux demandes qui étaient faites. Cette pénurie qui menaçait l'existence même de la petite congrégation, fut pour son fondateur une véritable épreuve; mais cette épreuve, loin de le décourager, ne servit qu'à exciter son zèle et à augmenter sa confiance en Dieu. Ne comptant sur aucun moyen humain pour faire cesser cet état de choses, bien convaincu d'ailleurs que la vocation est l'œuvre de Dieu, que c'est lui qui la donne, et qui dirige dans les communautés qu'il veut bénir, ceux qu'il appelle à la vie religieuse, il mit toute sa confiance en sa divine bonté, et lui adressa d'ardentes prières pour le conjurer de lui envoyer de nouveaux enfants.

Il ne manqua pas de recourir aussi à Marie, à la protection